

LE JOURNAL DES SCAVANS.

Du LUNDY 3. AVRIL M. DCCIL

DE L'USAGE DE LA FREQUENTE SAIGNE'E DANS
la cure des Fiévres. A Paris, chez Laurent d'Houry, rue S.
Severin. In 12. pp. 374.

LE dessein de l'Auteur dans ce Livre, est de montrer que la
frequente saignée est contraire aux systèmes des nouveaux
& des anciens Medecins. L'Ouvrage est divisé en trois parties.

Dans la première, on voit que les systèmes nouveaux sont opposés à la fréquente saignée. Dans la seconde, que l'hypothèse même de Galien & des plus faineux Galénistes combat cet usage. La troisième, fait le parallèle des systèmes nouveaux avec l'Hypothèse de Galien, & l'on y découvre en quoy conviennent, & en quoy diffèrent les Galénistes & les Modernes. Nous ne savons pas précisément en quel siècle a commencé l'usage de la fréquente saignée. Si nous en croyons un célèbre Médecin de Paris, cet usage fut introduit en 1582. par Leonard Botal, dont les maximes furent combattues par Bonaventure Grangier aussi Médecin de Paris. L'Auteur du livre intitulé : *Reflexions sur les bons & sur les mauvais effets de la fréquente saignée*, prétend que ce remède n'a eu tant de cours que depuis cinquante ans. Il paraît néanmoins par le témoignage de Celse, qui vivoit sous Auguste, que la méthode de recourir à la saignée dans presque toutes les maladies, est beaucoup plus ancienne. La saignée, dit-il, n'est pas un remède nouveau ; mais c'est une nouveauté de s'en servir presque dans toutes sortes de maux. *Sanguinem incisâ venâ mitti, novum non est ; sed nullum morbum esse in quo non mittatur, novum est.* Quoy qu'il en soit, il est certain que dans les derniers siècles, les Médecins les plus distingués, ceux mêmes qui estoient les plus attachés à la doctrine de Galien, n'ont point cru qu'il fallût saigner si souvent. Fernel dit que ceux qui suivent cette méthode, le font pour couvrir leur ignorance, Baillou, que ce sont des sanguinaires & des cruels, Vallesius les tourne en ridicules. Notre Auteur n'oublie rien dans sa première Partie non plus que dans les autres, pour confirmer le sentiment de ces Ecrivains. Il donne d'abord une idée générale des nouveaux systèmes sur la cause des fièvres, & rapporte d'une manière curieuse & savante, tout ce qui s'est jamais dit & pensé sur ce sujet entre les Médecins modernes. Après quoy, il fait voir : premièrement que suivant toutes ces opinions, quelque différentes qu'elles soient, la saignée ne détruit pas la cause des fièvres ; secondement, qu'en saignant souvent on affoiblit la chaleur naturelle ; troisièmement, qu'on rend le sang plus susceptible de l'effervescence fiévreuse. Pour prouver ces trois propositions, il montre que les systèmes modernes se réduisent à deux

opinions principales : l'une que la matière de la fièvre s'amarre hors des vaisseaux du sang ; l'autre qu'elle se forme immédiatement dans les veines & dans les artères. Cela posé, il fait voir que dans la première opinion il est impossible que la saignée détruise la cause de la fièvre. On convient, dit-il, que la saignée ne peut évacuer que ce qui est dans les veines & dans les artères ; on suppose en même temps que la matière fiévreuse se forme ailleurs, & ne se mêle dans le sang que quand la fièvre s'allume : Donc la saignée ne peut tirer cette matière que dans le temps qu'elle est mêlée avec le sang, & qu'elle cause actuellement la fièvre. Mais en évacuant ainsi les humeurs fiévreuses, la saignée n'ôte pas au foyer de la fièvre la disposition d'en former de nouvelles, & n'empêche pas ces mêmes humeurs après qu'elles ont été formées, de couler dans les vaisseaux sanguins, de même qu'en sortant de l'eau d'un vaisseau qui est sur le feu, on n'empêche point pour cela les atomes de feu de s'introduire dans le vaisseau, & d'y produire le bouillonnement ; on voit même par là que la fréquente saignée, au lieu de rafraîchir le sang doit l'échauffer davantage. En effet lors qu'on diminue une liqueur que le feu fait bouillir, le bouillonnement en devient bien-tôt plus grand, & dure davantage : Car les atomes de feu qui passent continuellement & en même quantité par les pores du vaisseau, trouvant moins de matière, l'agitent avec plus de facilité. On peut expliquer par ce moyen pourquoi après plusieurs saignées, on voit si souvent les fièvres intermittentes devenir continues, & les continues redoubler avec tant de violence. Quant à la seconde opinion, scâvoir, que la matière fiévreuse se forme immédiatement dans le sang, l'Auteur prétend de même en conclure que la saignée, & sur tout la saignée fréquente, est un secours inutile & même dangereux. Si le levain de la fièvre, dit-il, est dans les vaisseaux sanguins ; pour le détruire, il faut, ou le corriger, ou l'évacuer : or c'est ce que la saignée ne scâuroit faire. Premièrement elle ne peut le corriger ; car puisque ce levain est une humeur acide & amère mêlée de souphre, d'huile & de divers sels, ainsi que les partisans de ce système le soutiennent, on ne peut raisonnablement penser qu'en saignant souvent on puisse adoucir l'amertume

tume du souphre , temperer l'acidité de la lymphe , émousser la pointe des fels , moderer l'acrimonie des fucs , en un mot donner aux particules heterogenes la figure & la proportion nécessaire pour s'unir au sang , pour circuler & pour fermenter doucement avec lui. Que l'on tire d'un tonneau aussi souvent que l'on voudra d'un vin qui s'y sera aigri , le vin ne perdra rien pour cela de son aigreur ni de ses autres mauvaises qualitez. Si ce remede est inutile pour corriger le levain de la fièvre , il ne l'est pas moins pour l'évacuer. Il est vray que la saignée peut tirer le mauvais sang , mais elle tire aussi le bon. A quoy donc peut servir , demande notre Auteur , une évacuation qui oste sans distinction les bonnes humeurs & les mauvaises ? En vain on répondra que la saignée en tire plus de mauvaises , puisque les unes & les autres estant meslées , doivent sortir confusément. L'Auteur ajoute que les bonnes doivent sortir en plus grande abondance , parce que les mauvaises estant plus pesantes , ont moins de disposition à s'échaper. De même que si l'on perçoit un tonneau plein de vin & d'eau meslez , il en sortiroit , dit-il , moins d'eau que de vin nonobstant le mélange , parce que le vin est plus leger & a plus d'esprits. Il est bon de remarquer que ce que rapporte icy l'Auteur , n'est pas certain. Car si l'on met dans une tasse faite de bois de Lierre une égale quantité d'eau & de vin meslez ensemble , on voit l'eau seule , peu de temps après , tomber par goute à travers la tasse , & le vin rester dans le vase. Si l'on met encore dans un couloir de papier gris un mélange d'eau & de vin , il sort moins de vin que d'eau , ensorte que la pesanteur des liquides que l'Auteur regarde icy comme un obstacle à leur sortie , est ce qui la favorise. Mais il ne faut pas confondre l'évaporation des liqueurs , avec l'évacuation dont je parle , car on sait bien que dans l'évaporation , le plus subtil s'échape toujours en plus grande quantité. Cependant quoy que la preuve qu'apporte notre Auteur ne soit pas seure , il ne laisse pas de pouvoir estre vray par d'autres raisons , que la saignée tire plus de bonnes humeurs que de mauvaises ; & un Medecin Italien a fait voir par ses observations , qu'elle tire neuf fois plus de bonnes humeurs que d'autres. Quand on accorderoit contre toute possibilité , poursuit l'Auteur , que la saignée évacuë plus

de mauvais sang que de bon , il ne s'ensuivroit pas que la fréquente saignée fût utile , puis qu'en évacuant les plus méchans sucs du corps on affoiblit toujours les malades , en sorte que plus l'évacuation est abondante & reiterée , plus les foiblesses sont grandes & longues. Témoin ce qui arrive aux hydropiques , lors qu'après l'opération qu'on nomme Paracenthèse , on leur tire trop d'eau à la fois , ou trop souvent : Or on ne peut douter que le sang , quelque corrompu qu'on le suppose , n'ait encore plus d'esprits , & ne soit par consequent plus nécessaire à la vie que l'eau des hydropiques. Après ce raisonnement , l'Auteur passe à sa seconde proposition , scavoir que les fréquentes saignées , loin d'augmenter la chaleur naturelle , la diminuent & la mettent par là hors d'estat de vaincre le levain de la fièvre. Il est certain , dit-il , que la chaleur naturelle vient du sang , & des esprits renfermés dans le sang : Or cela posé , on voit clairement qu'à proportion que la saignée tire du sang & des esprits , à proportion aussi la chaleur naturelle doit s'affoiblir. Pour la troisième proposition , scavoir qu'après plusieurs saignées la masse du sang devient plus susceptible des levains de la fièvre , il la prouve par l'aigreur que la disposition des esprits cause au sang ; car moins le sang a d'esprits , & plus il a de disposition à s'aigrir ; plus le sang est aigri & plus il est susceptible de l'effervescence fiévreuse. Il appuie ces 2. propositions de plusieurs raisons Physiques tirées des modernes & des anciens , comme de Willis , de Sennert , de Sydenham , d'Hipocrate &c. & fait sur ce sujet d'utiles & scavantes réflexions , que je suis obligé de passer de peur de me trop étendre.

L'Auteur n'en demeure pas là , il prétend que la fréquente saignée empêche aussi les crises. Pour une bonne crise , il faut que la chaleur naturelle soit assez forte pour dompter les levains fiévreux , que les couloirs soient bien conditionnez pour filtrer les humeurs , afin qu'ensuite elles soient ou chassées par les urines & par les selles , ou emportées par les sueurs & par la transpiration. Il faut encore que le battement des arteres soit assez fort pour pousser la masse du sang dans tous les tamis , & l'y faire circuler d'une maniere égale. Mais la force de la chaleur naturelle , la bonne disposition des cribles , la tension des fibres ,

la rectitude des pores, la regularité du battement des artères, l'égalité du mouvement circulaire des humeurs dépendent absolument d'une suffisante quantité de sang & d'esprits, sans quoy les fermentations & les digestions vitales languissent, la circulation du sang se ralentit, les fibres des tamis se relâchent, leur ressort diminué, les pores s'affaissent & se bouchent, de sorte que les matières hétérogènes ne pouvant plus être filtrées, s'y arrestent ou demeurent confondues dans la masse du sang, parce que les artères manquent de force pour les pousser jusques aux cibes & aux émonctoires. De là les jaunissés & les hydrocéphales, suites ordinaires des fréquentes saignées. L'Auteur appuie tout cela du témoignage des plus fameux Médecins, & fait voir avec beaucoup de jugement & d'érudition, que les modernes ont tiré de leurs principes les mêmes conséquences que lui, contre la fréquente saignée. Il ne laisse pas échaper les approbations authentiques que plusieurs Médecins de la faculté de Paris ont données au livre d'un de leurs Confrères, où la fréquente saignée se trouve combattue. Celle de M. Fagon Premier Médecin n'est pas omise, dans laquelle ce grand Homme dit que ce Livre peut engager les Médecins prévenus à faire des réflexions qui les déterminent à une pratique plus heureuse; celle de M. de Saintyon, qui avoue qu'il voudroit de tout son cœur que tous les Médecins pussent lire le Livre de son Confrère avec toute l'application qu'il mérite; parce que les jeunes entrerroient, dit-il, dans la bonne voie, & que les vieux reviendroient peut-être de la fureur qu'ils ont pour la saignée.

L'Auteur ne se contente pas d'établir les maximes des plus fameux Médecins contre la fréquente saignée, il répond encore aux principales objections que font d'ordinaire les Partisans de ce remède, & fait connaître que quand on guerit après avoir été saigné souvent, ce n'est point par la saignée, mais de la saignée qu'on échappe. Il rapporte là-dessus la raillerie d'un célèbre Médecin nommé Lucas Antonius Porcius, lequel compare ceux qui saignent souvent dans les fièvres, aux personnes qui pour secourir une maison embrasée, commencent par jeter les meubles les plus précieux par les fenêtres, & ensuite courront éteindre l'incendie avec de l'eau.

LE JOURNAL

Dans la seconde partie l'Auteur montre que selon l'hypothese de Galien & des Galenistes, la saignée est un mauvais remede pour les fiévres ; il fait voir outre cela que la methode même de cet ancien Medecin est contraire à la frequente saignée ; & il en rapporte des passages où l'on se convainc par Galien même, que Galien est de tous les Medecins le plus opposé à la saignée. Il montre après cela que les plus fameux Galenistes ont tous esté contraires au frequent usage de ce remede ; il cite principalement Fernel comme un des plus considerables, & rapporte sur ce sujet tout ce qu'il y a de plus fort & de plus convaincant.

On voit dans la troisième Partie le parallel des Galenistes & des Modernes au sujet de la saignée. Cette Partie comprend deux chapitres ; le premier expose en quoy les Modernes s'accordent avec les Galenistes ; & le second, en quoy ils diffèrent. Il seroit à souhaiter que tous les Livres qui paroissent sur la Medecine, fussent écrits avec autant d'érudition, de methode & de jugement que celuy-cy. On n'auroit pas lieu de se plaindre de cette foule d'Ouvrages, dont certains Medecins accablent tous les jours le public.